

Robyn Orlin, sa danse, sa bataille

Si elle préfère aujourd'hui séduire que provoquer le public, la chorégraphe sud-africaine a conservé intact son engagement dans un art qu'elle souhaite très politique. Cet automne, elle présente en France une pièce où elle met en scène les chants et les combats des ouvriers zoulous sous l'apartheid.

Créer une danse totalement barrée mais toujours en prise avec l'actualité, imposer un art politique qui a défendu la cause des malades du sida en Afrique du Sud, écrire des chorégraphies en rapport direct avec le public qu'elle invite sur scène, voilà ce qui fait de Robyn Orlin une artiste à part dans le paysage chorégraphique. Jusqu'à être considérée comme un scandale vivant. Travestis, danseurs noirs qui s'emparent du répertoire classique tellement blanc, mises en scène foutraques, elle a tout osé, à mille lieues des codes compassés de la danse contemporaine. Pour *Têtu*, LA Orlin revient sur ses origines, son art, ses combats.

Le sida a décimé des milliers de gens et le gouvernement préfère ignorer le problème. Au moment de l'apartheid, nous avons tant lutté pour la dignité de l'être humain, alors cela me révolte de voir les gens mourir seuls, dans la misère la plus totale et sans aucune dignité. Dans *Walking next to our shoes...* (métaphore zouloue qui signifie être pauvre), la chorale Phuphuma Love Minus évoque la survie, l'amour, l'homophobie, le sida. Un des danseurs est souvent habillé en femme. On le prend pour un transsexuel... Mais non, il n'est pas gay.»

UNE SUD-AFRICAINE BLANCHE

«Comme du temps de l'apartheid, ce sont toujours les Blancs qui détiennent le pouvoir

avec ma fille qui est zouloue. La réaction des gens n'est pas triste. Être Noir, ça peut encore passer, mais être Turc, c'est une autre histoire... Vous ne verrez jamais un Turc présenter les informations à la télévision allemande. C'est affolant le degré de conservatisme du monde occidental.»

UNE CHORÉGRAPHE CONTROVERSÉE

«Peut-être à mes débuts... parce qu'il fallait frapper fort pour se faire entendre. Aujourd'hui, je préfère faire passer le message que choquer les gens. Par exemple à travers des formes nouvelles ou des lieux inhabituels. Comme cette série de performances, *Babysitting*, que j'ai menée avec des gardiens de musées, à Berlin, Johannesburg, au Louvre à Paris. Au début des années 1990, je faisais mon master à Chicago et les gardiens avaient le droit de visiter les nouvelles expositions en avant-première. Un jour, j'ai été sidérée par la finesse de l'analyse d'un surveillant.

«La lutte n'est pas seulement raciale, mais pour l'égalité des classes, des sexes, et pour la liberté de l'orientation sexuelle.»



J'ai compris là que l'art n'était donc pas uniquement destiné à l'élite. Récemment, j'ai travaillé avec les danseurs de l'Opéra de Paris et je voulais faire exploser la hiérarchie si rigide qui existe dans la maison. Mais lorsque j'ai vu Nicolas Le Riche danser, j'ai compris ce que voulait dire une «étoile». Le courant n'est pas vraiment passé avec tous les danseurs à cause d'une divergence de point de vue : on leur apprend que la danse passe obligatoirement par la souffrance. Mais la souffrance, je connais trop, moi, je préfère une plus grande implication psychologique et émotionnelle. Parfois, c'est trop demander !»

PROPOS RECUEILLIS PAR OSCAR HÉLIANI

Walking next to our shoes... intoxicated by strawberries and cream, we enter continents without knocking..., du 5 au 9 octobre au Théâtre de la Ville, à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne. www.festival-automne.com
Du 14 au 16 octobre, à Pôle Sud à Strasbourg. www.pole-sud.fr

La chorale zouloue Phuphuma Love Minus, dans *Walking next to our shoes...*, de Robyn Orlin.

UNE FEMME ENGAGÉE

«Je suis sud-africaine, née de la lutte, qui n'est pas uniquement raciale ; il faut mener le combat pour l'égalité des classes, des sexes, et la liberté de l'orientation sexuelle. J'ai travaillé avec des transsexuels sur scène, j'ai parlé ouvertement du sida dans *We must eat our suckers...* En Afrique du Sud, il y a toujours cet amalgame sida-homosexualité. Certaines personnes atteintes du virus refusent d'en parler, elles ne reçoivent donc aucun traitement.

économique en Afrique du Sud, et les Noirs en sont conscients. Les tensions n'ont jamais disparu et le racisme est toujours présent : Noirs contre Blancs, Blancs contre Noirs, et même Noirs entre eux. C'est tragique, mais je pense que la violence coule dans les veines des Sud-Africains. J'ai quand même de l'espoir puisque la classe moyenne noire émerge enfin. Mais mes inquiétudes ne concernent pas uniquement mon pays, vous savez ! J'habite aujourd'hui en Allemagne